Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 14 (1876)
Heft: 22

Artikel: Otu-bôtu
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-183791

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 15.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

commerce et de l'industrie ; des chefs-d'œuvre de toute espèce, sous toutes les formes et de tout pays. Mais, si splendides que soient ces productions du génie humain, rien n'égalera, pour l'étonnement causé, ce fleuve navigable dans tout son parcours ayant ses ports d'armement et de désarmement, entre les quais, en plein Paris.

L'Américain pourra débarquer au Louvre, sans avoir quitté sa cabine ; l'Anglais viendra directement de Folkestone ou de Douvres, à la voile ou à la vapeur.

Otu-bôtu.

Monsu lo *Conteu.*

Dein voutra derrâire gazetta vo no contâ coumeint lo Fréderi à Grognâ s'est mariâ avoué la Potu, et à vo z'oûrè cein est vito fé et n'ia rein d'asse ézi. N'est pas adé tant ézi coumeint vo crâidè ; vo z'allâ vairè :

L'autro dzo, trâi âo quatro valottets sont z'u po sè mariâ ti dè beinda tsi l'officié dè l'état civi dè tsi no, et ne sé pas se noutron gaillâ a z'u pouâire dè vairè tant dè mondo tot ein on iadzo dein son cabinet, âo bin cein que iavâi, mâ tantià que sè trovâ tot eimbrelicoquâ quand l'est que lâo démandà : « X... déclarez-vous prendre pour femme Y..., » etc. ; l'avâi mécliâ ti lè noms ; lo valet dâo syndico que dèvessâi mariâ la Françoise dâo tsaté, sè trovâvè appedzi avoué la serveinta dâo cabaret, que sè mariâvè assebin, mâ avoué lo taupî, et à césiquie on lâi baillivè la felhie âo conseillé ; enfin quiè ! c'étâi on eimbrouille qu'on ne lâi vayâi gotta et clliâo dzouvenès dzeins, que sè trovâvon dinsè rappedansî âo tot fin, lâi desiron : « Mâ diablie, vo vo trompâ, faut reférè ! » L'officié dè l'état civi que ne savâi pas iô l'ein irè, et qu'ein avâi prâo, lâo fe : *Oh bin ne fâ rein ! mè vé adé vo mariâ ôtu-bôtu, et pi ma fâi vo faut tâtsî dè vo z'assorti ein saillesseint.*

— Té bin biau vesin ! dè iô vint-te dissè ?
— Ye vîgno dau prèdzo.
— Sur quiè noutro menistrè a-te prédzî ?
— Sur sa chère, pardieu.
— Lo sé prau, ami Dzaquiès, mâ qu'a-te de ?
— La dévesâ su la fin dau mondo : l'a de qu'aloo lè metcheints saront bourlâ à tsavon. Por mè ne pu pas cein crairè ; lo bon Dieu n'est pas prau croûio po mè bourlâ éternellameint, mâ, po 'na soupliâïe, lâi mè atteindo.

On arpenteu qu'avâi étâ tzerdzi pè lo Conset d'Etat dè lèvâ lo plian de 'na coumouna dau Dzorat, avâi pliantâ decé delé dâi pequiets que lâi diont dâi points dè repère. Quand lo momeint fe venu de sayï lo fein, on paysan ébrequâ sa faux su ion dè clliau pequiets. Lo lulu sè fote de 'na colére dau diâbliô, tréze lo pequiet, lo fote lâvi ein dzeint : « Tè raûdzâi po on taisârè avoué té fliûtès.

HISTOIRE D'UNE BOURSE VERTE

VI

« Votre père, que j'ai eu l'honneur de connaître, car j'ai habité quelque temps Rochecorbon, m'avait rendu quelque temps avant sa mort, un très grand service. J'étais poursuivi pour une dette que je ne pouvais acquitter : le travail chômait, l'année avait été mauvaise, et il me fallait absolument, pour pouvoir sortir de ce mauvais pas, une somme relativement importante. Je vis votre père, je lui contai ma situation ; il en fut touché, et il m'avança ce dont j'avais besoin. C'est dans la bourse verte qu'il le prit. Je lui offris de lui faire un règlement, il ne voulut pas. — Entre honnêtes gens, me dit-il, à quoi bon des règlements ? — J'insistai, ce fut inutile. — Vous me rembourserez quand vous pourrez. ajouta-t-il. — Dans un an, lui dis-je. — Soit dans un an. — Vous pensez si je le remerciai, et si je courus aussitôt me libérer d'une dette qui me pesait. Il n'y avait eu qu'un commencement de poursuite, pas d'éclat, mon crédit restait sauf. Les affaires revinrent, je me mis au travail avec ardeur, et ayant appris qu'il y avait à Orléans, le pays de ma femme, une entreprise importante, je m'en rendis adjudicataire, et je m'y établis avec ma famille. Cette première affaire en amena d'autres, et finalement mes affaires prospérèrent tant et tant qu'aujourd'hui ma maison est... ce que vous savez.

» L'époque fixée et acceptée pour le remboursement de ma dette envers votre père étant arrivée, j'écrivis à M. Desmurgers pour l'informer que j'étais prêt à lui payer capital et intérêts s'il en exigeait. Ma lettre me revint avec cette réponse : *décédé.* J'appris, en effet, la mort de ce brave M. Desmurgers, presque aussitôt suivie de celle de votre digne mère. Je m'informai alors de vous-même. On me répondit que vous aviez quitté le pays et qu'on ignorait votre adresse... »

Julien était tout oreilles, M. Masson s'arrêta un instant puis continua :

Enfin, vous vous présentâtes chez moi ; le hasard ou plutôt votre bonne étoile vous y amena. Votre nom me frappa tout d'abord et je me dis : si c'est là le fils Desmurgers, qu'il soit le bienvenu ! Je n'en pus plus douter quand, un jour, ayant besoin de quelque chose dans le pavillon, j'entrai, dans votre chambre dont la porte était ouverte. Je reconnus la bourse verte. C'était bien celle que j'avais vue là sur cette tablette... »

Julien tourna ses regards du côté de la cheminée et aperçut une bourse verte, tellement semblable à la sienne qu'il crut que c'était elle, en effet ; mais la vraie, il l'avait sur lui.

— Encore un mystère, fit-il...

— Qui s'éclaircira. Je poursuis. Depuis ce moment vous avez pu remarquer que je vous considérais comme étant de la maison.

— En effet, dit Julien.

— Votre père m'avait sauvé de la ruine peut-être, en tout cas c'est à lui que je dois la prospérité de mes affaires, car sans lui je n'aurais pu venir m'installer à Orléans. Je songeai alors à m'acquitter envers sa mémoire. Je rachetai de M. Desrieux cette maison et ses dépendances pour vous les restituer dès que vous manifesteriez l'intention de revoir Vouvray. Vous savez tout.

Julien, pour toute réponse, embrassa le digne M. Masson.

— Je devine maintenant qui a fait cette bourse, fit-il en désignant la copie dont il avait l'original.

— Marianne, n'est-ce pas ? interrogea M. Masson.

— Oui, la bonne, l'excellente Marianne, dit Julien avec empressement. Heureux qui l'épousera !

— J'ai déjà songé à son mariage, dit M. Masson.

— Comment ? déjà ! fit Julien visiblement inquiet, et... vous avez fait votre choix ?

— A peu près... à peu près, il ne manque plus qu'un consentement.

— Lequel ? dit Julien, de plus en plus anxieux.

— Le vôtre.

— Qui ?... moi ? le mien... Ah ! certes, je le donne... je l'ai donné depuis longtemps, tacitement s'entend.